



Dimanche 21 février
Invocavit
Jean 13, 21-30

Matthias HUTCHEN
Ingwiller

Nous connaissons cette sensation de soulagement et d'allégresse lorsqu'un film se termine sur ce qu'on a coutume d'appeler un « happy end » ; fin où le héros triomphe de l'adversité, vainc ses adversaires, ou, lorsque les héros finissent en couple, triomphent des embûches, laissent parler l'amour et se réconcilient pour vivre heureux.

Nous espérons tous un « happy end », pour nous, pour nos proches, pour nos amis et les happy ends des films nous aident parfois à supporter la dureté de la vie en nous laissant rêveur.

Notre passage ouvre le Carême en amorçant la fin de Jésus. Celle-ci est loin d'être réjouissante, nous le savons.

Comme elles sont loin les visions d'un Dieu maître tout puissant, d'un Dieu qui tient tout entre ses mains et qui dirige le monde selon sa volonté parfaite. A l'écoute de ce passage nous sommes face à l'insondable mystère de Dieu, pour ne pas dire à l'absurdité de Dieu : comment Dieu peut-il être Dieu s'il suffit de sortir dans la nuit pour le dénoncer ; s'il est insulté, outragé, victime de crachats, de coups, de la vindicte de la foule et finalement tué ? Quel Dieu peut accepter cela tout en étant crédible ?

L'évangile ne nous parle pas d'un Dieu technocrate, barbu et trônant dans son ciel, inaccessible à ceux qui le chercheraient. Jean nous parle ici d'un Dieu livré, qui abandonne sa puissance et sa distance pour se donner lui-même. C'est d'ailleurs le sens que Jésus donne à ce dernier repas qu'il partage avec ses disciples. Si Jean ne respecte pas la chronologie des synoptiques (pour qui le dernier repas de Jésus équivaut au Seder de Pessah) il utilise le terme « *psomion* » en grec pour désigner le pain. Or dans certaines Églises orientales, ce terme désigne le pain eucharistique. Et sans y paraître, nous assistons ici à une révolution spirituelle.

La Bible veut nous inviter à la foi, nourrir et faire grandir la foi. Or celle-ci n'implique pas un rapport de soumission à Dieu. Au contraire, elle est liberté, appel et mise en route. La foi à laquelle la Bible nous invite est relation avec ce Dieu livré, elle est relation avec ce Dieu qui abandonne sa condition divine pour venir à l'humanité.

Jésus n'annonce ni ne promet de happy end. Il annonce Sa passion, Sa mort et Sa souffrance transcendée par la résurrection. Mais celle-ci ne constitue pas un happy end. La résurrection n'est pas un retour en arrière vers une situation antérieure à la mort. Elle n'est pas cet happy end de Jésus-Christ super star qui triomphe des méchants à la fin du film. La résurrection est marche en avant, mais elle est forcément liée à la croix.

Cette logique de Dieu en laisse plus d'un pantois. Les disciples ne comprennent pas les paroles de Jésus. Le texte souligne ici la fragilité et la faillibilité de l'Église qui risque de trahir le Christ. C'est par l'un de ses disciples que Jésus est livré, non par un ennemi.

Le texte se concentre sur Judas, qui quitte la lumière pour entrer dans la nuit. Judas à qui Jésus a lavé les pieds et partagé le pain. Cette trahison *« illustre de façon emblématique l'irruption du mal dans l'histoire des hommes (...) Le mal dont Judas se fait l'agent ne saurait se réduire à une défaillance morale. Il s'agit de la puissance même du néant qui concourt à la destruction de l'humanité et de la vie. Ce vertige d'anéantissement qui saisit Judas, cette volonté de détruire la vie (...) Jean lui donne sa véritable dimension en usant de deux motifs qui soulignent la portée cosmique de l'événement. D'une part, c'est Satan, c'est à dire le mal érigé en puissance sur le monde, qui s'empare de Judas et l'aliène totalement. D'autre part, la trahison qui va déclencher la passion de l'envoyé du père doit être comprise sur le fond du dualisme johannique, à savoir sur le fond de l'affrontement entre la lumière et les ténèbres »*.¹

Le texte souligne cependant l'autorité de Jésus. L'événement de la croix souligne la puissance de Dieu qui peut vaincre le mal. La trahison de Judas participe ainsi d'un plan plus large où le mal, la mort et la souffrance finissent crucifiés avec le Christ. *« Judas va trahir et le Christ va mourir ; mais, du point de vue de la foi johannique, il s'agit d'un mal sous contrôle qui précipite la manifestation ultime de l'amour. »*²

¹ Jean ZUMSTEIN, *L'Évangile selon Jean (13 - 21)*, Genève, 2007, Labor et Fides, p. 40

² Ibid.